

38

ASE 2911 T

VN

Pierre GROSSIN

L'EMPRISE



1930

Le Moniteur d'Indochine

HANOI

B. 170

L'EMPRISE

*A toi, qui m'as soutenu dans
mes amertumes et mes projets,
ma femme,
je dédie cet essai.*

P. G.

Achat CNRS

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

BIBLIOTHÈQUE

ASE 2911

L'EMPRISE

A quelles raisons Fortier avait-il obéi en se mariant? Il ne pouvait le déterminer. Y eut-il même quelque raison à son mariage! Ses six mois de congé de convalescence expiraient; il allait repartir pour de longues années, avec l'intention de se fixer là-bas. Et voilà que ce départ, tout en le ravissant, lui laissait une amertume indéfinissable. Ne venait-il point, pourtant, de rompre avec le passé, de vendre ses biens, la demeure familiale qu'il occupait, s'étant réservé, néanmoins, d'en ratifier l'aliénation à son arrivée en Indochine. Car il lui fallait, malgré tout encore, l'emprise de son pays d'adoption pour se justifier, à lui-même, cette rupture totale avec sa race, et son milieu. Pourquoi reviendrait-il? Son père et sa mère étaient morts; il ne connaissait pas ses proches, n'ayant partagé avec eux ni joies ni soucis. Déjà, les médecins l'avaient rapatrié malgré lui, lorsqu'ils l'eurent tiré d'une fièvre bilieuse récoltée dans la Haute-Région tonkinoise, après vingt ans de séjour, au cours d'études de la voie de pénétration de Dien-Bien-Phu vers Phong-Saly. Il n'avait pas songé à demander une prolongation. Et voici que l'ordre d'embarquement le laissait désarmé! Mais une vision de la Rivière Noire le ressaisit, le lança dans les projets. Sans doute retournerait-il à Sonla. Ses collègues, considérant une telle affectation comme une mesure disciplinaire, seraient ravis de lui laisser ce poste, où il y a tant à réaliser. Heureux alors, il prépara son "retour", pour dans un mois.

En un "compartiment" de la rue des Changeurs, à Hanoï, la vieille Thi Hai l'attendait, qui le suivait en ses pérégrinations de broussailleux des travaux publics. Et le fidèle Nam, boy précieux entre tous, présentant la pipe sacrée, tel un officiant en un culte mystérieux, sur le large lit de camp ou sur la simple natte au pays muong. Là-bas, il retrouverait, enfin ! la drogue dispensatrice de calme. Depuis son entrée à l'hôpital, il en était privé. Certes, des gens "fumaient" en France ; mais au milieu de quels soucis ! usant de quelles louches et avilissantes tractations ! arrachant au rite sa noblesse impassible. Peu savent fumer qui se livrent à l'opium par snobisme, par vice, incapables de ressentir, de comprendre ce qu'il a de douce dignité puissante quand, dans la noblesse des gestes, sur le lit de camp d'un poste de brousse, dans le dédain et l'oubli des mesquineries de l'existence, il dévoile la vie de la jungle, vivifie les traditions, anime les légendes, faisant grandes les âmes en la confusion des races, la franchise des rêves, l'audace simple des espérances sociales, la réalisation des plus chimériques projets.

Et Fortier s'était marié, en préparant ses malles, lui qui passa son congé sans liaison féminine, parcourant la campagne, revivant sa jeunesse, se grisant du pays ; pour les mêmes causes, peut-être, qui lui faisaient emporter des souvenirs. Peut-être, aussi, car le lui conseilla un ancien administrateur des Services Civils, en retraite, seul, en ce coin du Perche, qui, ne fumant plus, "faisait des vers".

Chez cet ami, d'autant plus cher qu'il le rattachait à l'Indochine, il rencontra une "presque vieille fille", orpheline. Ils parlèrent littérature. Elle dit la joie qu'elle

eût éprouvée à ces voyages lointains, à s'enfoncer dans la brousse que Kipling lui avait révélée. Alors, il l'avait ajoutée à ses bagages... Voilà tout.

Invité à fournir des pièces d'état-civil pour obtenir le passage administratif de sa femme à bord du paquebot, il se demanda comment il avait pu compliquer ainsi son existence. Lorsqu'il lui fallut, à la dernière minute, augmenter le nombre de ses caisses, procéder à des achats de lingerie, de services de table, de mille babioles jusqu'à ce jour inutiles, parfois insoupçonnées aujourd'hui nécessaires, il eut volontiers rayé cette désorganisation de sa vie.

A Marseille, la veille de l'embarquement, Fortier retrouva des amis, leur présenta sa femme — Des "Indo-chinois" qui, comme lui, venaient de se marier, ne furent pas trop surpris par sa détermination, encore que certains manifestèrent leurs félicitations par de rustres plaisanteries. "Sacré Fortier !... Ce qu'ils allaient être épatés !... Se serait-on jamais attendu à celle-là !... Et la vieille Thi Hai !... Et le vieux Nam !... Et la pipe !... Ah ! Ah ! encore un qui s'était rendu compte que rien ne valait, en somme, la vie simple de famille, la vie popote de France !... Dire qu'il fallait repartir !... quelle idée on eut de devenir colonial !... Perdre sa santé dans des coins de brousse ; sacrifier ses plus belles années !... Pourquoi, oui, pourquoi ? Le moindre emploi, en France, était mieux rétribué. On vivait, au moins. Ah ! si c'était à refaire !... »

Mais malgré tout, mais malgré eux, ravis de se regrouper, ils révisaient l'annuaire, se mettaient avidement au courant des événements de là-bas, de ce pays qui les avait conquis sur eux-mêmes et qui, leur ayant

donné son âme, venait soudain de les ressaisir, dès qu'ils s'étaient trouvés réunis.

Néanmoins, à mesure que le navire s'éloignait, Fortier regrettait, de plus en plus, sa vie gâchée, la France, et surtout son village. Aussi, à Port-Saïd, s'empressa-t-il de câbler pour annuler la vente de ses propriétés. Dans les longs et vides entretiens du bar, il répétait combien c'était bête de ne point profiter de tous les mois de repos auxquels on pouvait prétendre, de les sacrifier à une administration n'en sachant jamais gré. De plus en plus amoureux, heureux d'avoir sauvé sa maison, de demeurer attaché à sa province, il s'entretenait avec sa femme de leur retour, dans trois ans, sans faute ; de l'ami en son jardin écussonnant ses rosiers, sulfatant ses quelques pieds de vigne, échenillant ses pêchers, lisant, écrivant, menant une existence calme dans son milieu normal ; et qui, pour se relier au passé, exposait, au café, les troubles d'Asie, ne gardant de l'Extrême-Orient que les illusions d'une lointaine chimère.

Par un contraste étrange, Jeanne, au contraire, était ravie. Elle rajeunissait en gaîté. Tout l'enchantait : la vie joyeuse du bord, les découvertes des escales, les entretiens libres et francs. La douce philosophie des coloniaux, complaisante aux incidents de voyage, aux amourettes, aux petites trahisons conjugales de traversée qui s'oublent à l'escale finale, l'amusaient. Bien que son mari l'eût préparée à cette existence aimable, pacifisant avec les multiples perfidies mondaines, elle ne l'imaginait point ainsi. Mais elle lui plaisait et, en elle, se révélait une âme aventureuse. Fortier souriait à cette

éclosion, oubliant les appréhensions qui l'avaient si fort tracassé au milieu des préparatifs du départ.

Une note du gouvernement de Cochinchine, apportée par le pilote au Cap Saint-Jacques, lui annonça son affectation au Tonkin. Il n'en avait jamais douté. Cependant, à cette nouvelle, son passé s'émut en lui : ses anciens projets, Thi Hai, Nam, la brousse, les amis, le Pays d'Annam tel que l'opium, le lui révélant, lui en avait expliqué les mystères. Il en ressentit comme un frisson d'inquiétude, aussitôt disparu. La petite Fortier, par contre, éprouva un profond ennui. Le Tonkin, c'était la mer à reprendre à bord de l'annexe, la séparation nette avec l'Europe.

Devant rester trois jours à Saïgon, ils occupèrent une chambre au « Majestic », laissant leurs bagages dans la cabine du « Claude Chappe ».

Jeanne s'adapta naturellement à la vie coloniale, aux déjeuners et dîners en des lieux renommés, aux rapides excursions en automobile, achevant la journée au dancing, en l'excitation d'un luxe qu'elle n'avait pu s'imaginer lorsqu'elle lisait certains romans situés outre-mer pour sauvegarder la susceptible morale bourgeoise et apaiser les critiques. Pourquoi repartir, se lancer vers un nouvel inconnu ? Ici, elle savait, croyait-elle, ce que seraient ses journées. Aussi regrettait-elle amèrement une affectation qui, de plus en plus, rejoignait son mari. Elle eut beau insister, sur les conseils qui se voulaient intimes d'une belle passagère débarquée, il ne voulut rien entendre. Cette insistance l'inquiétait contre sa femme. N'avait-il point eu soin de la mettre en garde contre ces liaisons de bord ? Ces gens se moquaient bien d'eux. Elle-même, dans deux

mois, aurait oublié jusqu'au nom de ces compagnes de traversée. De la vie en Cochinchine, elle n'entrevoyait qu'un côté. Sa solde et leurs revenus ne suffiraient pas pour soutenir pareil train. Il essaya d'expliquer les avantages d'un retour en un pays connu de lui, où ses chefs le connaissaient l'appréciaient, où la vie était moins trépidante. Ce caprice le surprenait et l'inquiétait. La petite provinciale avait fort évolué ! Il ne s'en plaignait point, au contraire. Toutefois, ces jours d'escale l'effarouchaient. Insensiblement redevenu paisible bourgeois, il commençait à craindre pour son existence tranquille, et ne tenait, nullement, à subir certaines infortunes dont jadis il s'était amusé.

Un matin, au hasard d'une course pour surveiller le transbordement des bagages, Jeanne reposant, Fortier s'en fut flâner en pousse, ayant du temps à perdre. Sans savoir comment il vint là — avait-il même dirigé le coolie ! — il se trouva sur un bas-flanc de fumerie. Sa pensée errait, plus qu'il n'eût fumé sans satisfaction du reste, à peine deux ou trois pipes, et se remémorait ; passion oubliée, révélant à ce contrôle imprévu, la détresse et l'amertume de lui avoir tant sacrifié. Cet assoupissement l'emporta vers les années enfuies. Il se jugeait sévèrement. Soudain, il se rappela être attendu, des achats à effectuer. Il se sentit, alors, la gorge sèche, l'haleine âcre. Chez un Chetty, en passant, il prit des cigarettes anglaises parfumées, qu'il n'aimait pas, afin de chasser cette odeur qui inquiéterait. Il changea de pousse. Quelle erreur commit-il en se mariant ! Serait-il maître de lui et de son passé ! Parviendrait-il à en dominer l'emprise ? Cet instant, il eut

peur du Tonkin et de l'avenir. Mais le « Claude Chappe » levait l'ancre dans la nuit ; il lui fallait subir son destin.

« L'annexe » partant vers une heure du matin, les Fortier acceptèrent une réunion organisée par des amis de traversée, revenus chez eux, déjà réinstallés. En les quittant à la coupée, la petite Fortier fondit en larmes, comme si elle abandonnait de vieilles connaissances. A présent, vraiment, l'exil commençait, loin de la France, de sa famille, dont elle ne s'était jamais tout souciée. C'était l'incertain, l'inquiétude, l'effroi. Elle se sentait seule, craintivement seule. Son mari ne s'expliquait pas ce désespoir qu'il cherchait en vain à calmer et se demandait s'il n'y avait pas, là-dessous, quelque intrigue. Alors qu'elle éprouvait l'impression de ne point aimer cet homme sinon antipathique, pour le moins hostile. Elle allait, esclave entraînée par un inconnu.

La vie sur « l'annexe » ne ressemble en rien à l'existence à bord du courrier. Les passagers, les uns sur les autres, ne se réunissent plus en de communes distractions. Les clans s'affirment entre représentants des divers services indochinois et des firmes importantes. Les grades, les situations s'attestent. A chaque escale, des gens viennent de terre saluer les personnalités influentes, en transit ; cependant que les autres passagers dédaignés, refoulés ainsi que des intrus en un coin du pont, regardent, timides, étonnés et craintifs, ces turbulents, maîtres du bar étroit, discutant à haute voix assurée, manifestant leur puissance recouvrée à l'inquiétude de ceux à qui, peu à peu, un monde nouveau se révèle.

En ses illusions, en son amour-propre féminin, Jeanne souffrit de cette situation. Pour eux, personne ne monta

à bord ni à Nha-Trang, ni à Qui-Nhon ; point même un simple et respectueux surveillant, un tâcheron empressé, quelqu'un, enfin ! témoignant par sa présence qu'Elle aussi avait été signalée. Elle en voulut à son mari de n'être fêtée ainsi que d'autres passagères, d'appartenir à un « service annexe », comme s'il l'eût trompée sur sa situation, comme si cette indifférence, que des inconnus lui marquaient, était un affront. Et cet isolement accentuait son appréhension de l'avenir.

A Tourane, entendant demander au boy du spar-deck : "Monsieur Fortier", rayonnante elle se précipita. En une amabilité volubile, elle causa, bavarda, conta leur voyage, avant de songer même à faire appeler son mari, laissant l'autre éberlué et confus. C'est qu'il était venu surprendre Fortier, ignorant son mariage, pour l'emmener à terre, durant l'escale, bavarder avec lui sur le lit de camp. S'il manquait le navire!... Bah ! maintenant le train direct l'emporterait sur Hanoï. Quand son ami survint, il n'osa plus rien proposer et ce fut Fortier qui l'invita à dîner, avec eux, à l'hôtel. Mais le vent se leva soudain, un grain s'annonçait. On resta à bord et l'ami, pressé, redescendit à terre, après un apéritif pris au bar.

Fortier l'ayant accompagné à la coupée ressentit, pendant qu'il descendait l'échelle, une détresse profonde. Avec la grand' voile brune éployée vers le port, son passé s'évanouissait en la tristesse calme de la masse sombre et le silence de la nuit venue.

Il dina rapidement, acariâtre et soucieux.

Quand le « Claude Chappe » remonta l'ancre, il frissonna au bruit du treuil et de la chaîne qui

gémissait, arrachée. Tard sur le pont, il se promena ; rabroua sa femme sur un mot futile. Et encore et toujours cherchait une explication plausible à sa situation présente, comme s'il voulait s'en excuser.

Il n'y parvint pas.

Ils arrivèrent à Hanoï par le train de nuit. Ne voulant pas déranger ses amis, Fortier ne leur avait pas télégraphié de Haïphong. Mais c'était "le courrier". Aussi, pour se présenter à un chef revenant d'une commission, en Cochinchine, des fonctionnaires étaient à la gare. Parmi eux, il en connaissait qu'en souriant il salua rapidement, sans s'arrêter. Des coolies s'étaient saisis de ses bagages et se précipitaient vers l'étroite sortie. Si la porte d'accès aux quais est largement dégagée pour les départs, lors des arrivées, en revanche, le contrôleur a soin de n'en ouvrir qu'un battant, pour vérifier les billets ; ce qui fait que les voyageurs débarquant au Tonkin, cognés et bousculés par les porteurs indigènes, paraissent s'y glisser en intrus.

Madame Fortier, craignant pour ses valises, poussait de petits cris d'effroi, appelait son mari, de qui la ruée annamite la séparait à tous moments. Elle se voyait perdue, presque en péril en ce hall obscur, où des fanaux avaricieusement répartis, allongeant sinistrement les ombres de tableaux de renseignements, donnent un aspect de coupe-gorge à ce qui devrait, resplendissant de lumières, célébrer l'opulence, la joie, la vie, l'accueil cordial et confiant.

Les tireurs de pousse, jusqu'à cet instant maintenus en ordre sur les côtés du large perron, se préci-

pitèrent. Encombrant le trottoir, le barricadant des brancards de leurs véhicules entremêlés, ils gravissaient quelques marches, s'arrachaient le client et ses paquets, appelaient leur maître, appréhendaient les porteurs, cependant que des agents de police indigènes, à coups de rotin, tantôt sur le dos du coolie, plus souvent sur les brancards ou la capote, manifestaient leur autorité, criaient fort et menaçaient, un instant rétablissaient l'ordre et permettaient au voyageur de monter en l'un des pousse et de s'enfuir.

Jeanne installée, les bagages rangés dans un autre pousse, Fortier s'éloignait lorsqu'un Annamite surgit, l'appelant de sa voix chantante, qu'on devinait heureuse. "M' sieur Fo' tier!.. M' sieur Fo' tier!.. quan lon!" Il s'était retourné, ayant deviné avant d'avoir distingué. Son vieux boy Nam n'avait osé pénétrer dans le hall, se tenir près du contrôle; mais, renseigné par un planton du service des travaux publics du retour de son maître, pour ne point le manquer il assistait, depuis le matin, à l'arrivée de tous les trains.

Le coolie de sa femme avait pris sa course vers le boulevard Gambetta, ignorant, du reste, pour quelle destination, pressé de sortir de cette mêlée de charrettes, de victorias, d'automobiles... et pour conserver son client, qu'un ami en automobile lui pourrait ravir, lui faisant perdre sa soirée. Aussi, sans s'arrêter, Fortier se contenta-t-il de dire au serviteur qui trottait à ses côtés, inquiet d'un tel abandon: "Nam... Métropole... Y en a Madame lui vienne France avec moi... Demain matin... sept heures.

"— M' sieur ?,. Cò lui connaîtse?

“— Non... Viens demain...”

Et il s'était sauvé.

Il rejoignit les deux “xe” attendant de l'autre côté de la place de la gare ; puis, prenant la tête du convoi, gagna la rue Paul Bert, déserte à cette heure de nuit—Quel changement avec la période d'avant-guerre, pensait-il ; alors “c'était la colonie ! — tourna le boulevard Henri Rivière et, au bruit du jazz du « Coq d'Or » arriva à « l'Hôtel Métropole ».

Du bord, par radiotélégramme, il avait retenu une chambre. Les chasseurs, réveillés et excités par le gérant, invectivèrent les coolies afin qu'ils se hâtent d'apporter les bagages jusqu'à la caisse ; puis, leur jetant sous la marquise le prix de leur course, les renvoyèrent en les insultant.

Pendant que son mari donnait des ordres au secrétaire indigène pour les bagages à prendre à la gare, Jeanne Fortier examinait le hall luxueux où des... étrangers et leurs compagnes dégustaient en bavardant. Certaines de ces inconnues qui la dévisageaient effrontément, ce soir, demain seraient de ses intimes, peut-être. Or toutes lui paraissaient hostiles, froides, rébarbatives, hautaines. Quel changement avec l'affabilité joviale et franche des habitués du « Majestic », du « Continental », du « Perchoir », à Saïgon, à qui elle avait été présentée. Ici, les gens donnaient l'impression de s'ennuyer, de ne figurer là que par devoir de caste, pour tuer le temps, tout en témoignant de leur noblesse coloniale. Quelle déception ! Quelle détresse ! après ce qu'elle s'était imaginée et ce que lui avait laissé espérer la vie entrevue en Cochinchine, au cours de sa trop courte escale.

Entrée dans leur chambre, sans avoir eu l'accueil d'une main amie, elle se sentit perdue et s'effondra dans un fauteuil.

Epouvanté par cette douleur, les valises rangées, le boy renvoyé, Fortier tenta quelques mots timides de tendresse. Rabroué, il saisit ses objets de toilette et passa dans la salle de bains se débarbouiller et se mettre en pyjama.

Quand il revint, sa femme demeurait en la même attitude, le regard perdu vers d'infinis lointains.

“ — Jeanne!.. Dis-moi... qu'as-tu?”

Et logique avec elle-même, faiblement elle avoua : “je ne sais pas”.

La nuit était épouvantablement lourde, malgré les deux ventilateurs, dans l'énervement du jazz voisin, le bruit de conversations d'inconnus se promenant sur le trottoir, sous la fenêtre, poursuivant à haute voix une discussion entamée au bar. Voix inconnues qui lui paraissaient s'entretenir d'elle. Fortier, l'oreille tendue, essayait à distinguer des mots, en l'émoi de vouloir découvrir un nom, de déterminer un des interlocuteurs, de saisir une parcelle de l'histoire pour rattacher, grâce à elle, cet instant à son séjour passé.

Ah ! s'il était revenu seul!... Des amis l'eussent attendu à la gare, qu'il n'eût point craint de déranger ! Nam se serait occupé des valises. Et chez l'un d'eux, rétablissant la liaison entre hier et aujourd'hui, on eut fumé, délicieusement fumé, oublié les mois d'absence.

Cette nuit Fortier se sentit abandonné.

Il s'endormait lorsque des gens, dans le couloir, puis dans la chambre voisine firent du bruit, bousculèrent

des sièges; hôtes de passage repartant à l'aube.

Jeanne, rompue de fatigue et d'émotions, dormait. Il l'entendit pleurer.

— “ Qu'as-tu?... Pourquoi pleures-tu ?

— “ Je ne pleure pas. Je dormais; tu me réveilles... Tiens, c'est vrai, je pleurais... Je rêvais... Quelle tristesse, ici !... Pourquoi n'as-tu pas voulu rester à Saïgon ?

— “ Voyons, Jeanne !... Il ne dépendait pas de moi, tu le sais. Affecté au Tonkin, je devais rejoindre... Attends un peu. Dans huit jours, tu verras, tu seras ravie d'y être. Allons, dormons... J'ai des courses à faire et nous sommes éreintés.”

Ils se tournèrent le dos et, dans le souvenir de leurs regrets, s'endormirent.

Au matin, Fortier laissa sa femme se reposer et descendit. Nam l'attendait à la porte. Il lui ordonna de revenir à midi. Il était pressé... et s'en fut rue des Changeurs, avant de gagner la Direction des travaux publics.

Il voulait revoir Thi Hai; lui expliquer son mariage, se justifier en quelque sorte, obéissant à quelle étrange raison ! régler, comme il convient, une rupture définitive par l'abandon des meubles, des vêtements usagés, du linge, souvenirs devant à jamais disparaître, qu'il eût été ravi de retrouver, en toute autre situation. Rompre !... Certainement il devait rompre. Cela ne se discutait pas. Cependant, dans le bercement du pousse, l'oubli de l'absence, rentrant “chez lui”, il se surprenait à des bribes de compromissions.

Chose extraordinaire, Thi Hai ne fit pas de scène. Son “mari” parti en congé, elle se doutait bien qu'il se

marierait, comme les autres. La "cô" d'un collègue de Saïgon lui avait télégraphié cette nouvelle. C'est pour ça qu'elle n'était pas à la gare. Elle n'avait rien dit à Nam, parce qu'elle était très honteuse. Lui n'avait point à craindre l'abandon de son patron. Il allait reprendre sa place, affirmerait ainsi son pouvoir à la maison, ce qui l'élèverait en dignité. Pour un domestique indigène, n'est-il point préférable, du reste, de servir une maîtresse française, légère et inexpérimentée, toute neuve, plutôt qu'une femme annamite fidèle, attentive au service et au marché lorsque le boy n'est pas son amant. Son mari avait pris une "madame française" : c'était bien. Il avait eu raison. Elle se faisait vieille, du reste. Elle éprouvait moins de peine, ainsi, qu'à le voir épouser une autre "cô", plus jeune, de qu'elle eût été jalouse, qui eût été méchante pour elle. Elle resterait rue des Changeurs et ferait du commerce. Le commerce, actuellement, rapportait beaucoup de piastres. Elle en avait quelques-unes, pas beaucoup, suffisamment pour vivre. Elle remerciait son mari de lui laisser les meubles — Tiens ! il croyait n'en avoir point encore parlé. — et la vaisselle... et les serviettes. Elle avait tout rangé. Nam viendrait prendre les livres. Mais fini, fini, à présent, "faire mariée". Aussi lorsque Fortier le voudrait, avec plaisir elle le recevrait. "Même chose toujours la maison pour toi, même chose camarades." S'il voulait fumer, car les "madames" ne donnent pas la permission, il y aurait là sa fumerie, qu'elle garderait s'il le permettait.

— "C'est cela, Thi Hai, garde aussi ma fumerie et mes pipes. Plus tard, je verrai... Je reviendrai te dire au revoir, dès que je serai fixé."

— “Toujours bons camarasses, pas, monsieur Fo’tier?

— “Toujours, Thi Hai.”

Il sortit; arrêta un pousse qui passait, y monta brusquement et, tête basse, s’enfuit. Sur le bas de la porte, l’Annamite souriante le regarda s’en aller, puis rentra tout disposer pour le recevoir, bientôt.

Neuf heures... L’heure d’aller au bureau. De sa canne il remit en direction le coolie qui s’engageait par la rue de la Soie et se rendit aux Travaux publics.

Le planton lui sourit en lui tendant un bout de papier pour qu’il y inscrivît son nom, mais ne dit mot. Des employés indigènes, passant par le couloir, s’approchèrent, s’inquiétèrent de son séjour en France, de sa santé, de son affectation. Un secrétaire du chef de la circonscription, qui avait lu le papier, au passage, sortit et lui annonça qu’il prenait le service à Ninh-Binh. Ayant, autrefois, servi sous ses ordres et fumé avec lui dans la brousse, il lui confia: “Monsieur le conducteur... rue des Changeurs, la Cô a toujours été très sérieuse. Je la voyais, parfois, en rentrant chez moi. Je n’habite pas loin. Elle me demandait si j’avais de vos nouvelles, au bureau. Est-ce qu’elle va partir à Ninh-Binh avec vous?” — Non, Phuong, non... Je me suis marié en France. Elle restera rue des Changeurs.

— “Vous vous êtes marié!... Ah!... Ah!... Oui... Mais vous reviendrez la voir, de temps en temps.”

Quel sans-gêne!... Fortier n’avait pas répondu. Il sentit comme une critique à l’exclamation de son ancien agent; comme un présage, aussi, à sa réflexion: “Vous reviendrez... de temps en temps”.

Que de collègues, avant lui, ayant eu des "Cô" s'étaient mariés au cours de leur congé, rompaient à leur retour à la colonie, sans se souvenir, souvent, de la congai abandonnée, parfois même des enfants métis. Pourquoi ne ferait-il pas comme les autres ? Pourquoi, déjà, n'avait-il pas fait comme les autres ? . . . Il était jeune, encore : quarante-cinq ans. Sa femme, gentille sans être une beauté, avait à peine trente ans. Elle était instruite ; tous deux avaient des revenus. Pourquoi ne vivrait-il pas la vie normale de ses camarades mariés ! . . . Sans doute, il n'avait jamais changé de compagne indigène et il fuma, autrefois . . . Mais, avec ce passé, tout était rompu.

Et plus à cela qu'à autres choses il pensait, lorsqu'enfin il se trouva en face de l'ingénieur, chef de la 11^{ème} circonscription du Tonkin, qui lui expliquait le programme des grands travaux, les injustices subies dans son avancement au dernier tableau, les adjudications en cours, la vie chère, les difficultés qui se présentaient au sujet de la gare fluviale, les réclamations incessantes des planteurs, etc, etc.

— " Je compte sur vous, Fortier, après ce séjour en France qui vous a, je le vois, complètement rétabli, pour mener à bien cette tâche. Nous sommes fort critiqués, vous le savez, nous les "services annexes", les "services auxiliaires", sur qui tout repose. Qu'importent les discours sur le crédit agricole, si nous ne faisons pas de canaux, si nous ne surveillons pas les digues. Ils ressemblent aux prières des cerfs-volants que les nhà què lancent vers les cieux et les génies . . . A propos, je vous préviens que l'usage de la drogue n'est plus toléré dans

nos services. Le patron est très strict là-dessus. Si vous vous remettiez à fumer, je serais obligé de vous renvoyer dans la Haute Région, malgré votre accident de l'an dernier.

— « Je me suis marié, Monsieur l'ingénieur, durant mon congé. Voilà longtemps que je ne fume plus. Je n'ai, du reste, jamais beaucoup fumé, quoi qu'on en ait pu dire. Par hasard, lors des travaux de débroussaillage et de topographie de la route coloniale n° 1... Et laissez moi vous l'avouer, je crois me souvenir que notre chef à tous deux, si sévère aujourd'hui, fuma avec moi, au passage, du côté d'Ha-Giang.

L'autre, en souriant, l'interrompt :

— « Marié !... Mes félicitations, et mes hommages à Madame Fortier. Je suis certain qu'elle se plaira à Ninh-Binh. « Certainement, Monsieur l'ingénieur. Aussi je vous remercie de m'avoir réservé ce poste. Vous pouvez compter sur moi. »

Il sortit, se remémorant l'avertissement.

N'était-ce point l'opium qui lui avait permis de tenir en des postes dont personne ne voulait. Parmi ceux qui menaçaient de sévir aujourd'hui, en une crise d'officielle pudeur, beaucoup ne fumaient-ils pas comme lui, sans avoir l'excuse de la défense contre les esprits de la forêt et des monts, de la fièvre et de la dysenterie, la dérouté morale du cafard. Pourtant, c'est parce qu'il fumait que les secrétaires, les agents techniques, les tâcherons travaillaient volontiers avec lui ; lui parlaient librement, en confiance ; ne le considéraient pas comme les autres ; pour cela, aussi, il était plus franc, plus sincère, plus simple, meilleur. Au cours de lointaines tournées, sur des chantiers perdus, il avait fumé avec certains d'entre

eux. Il était devenu des leurs, en une plus naturelle, plus intime compréhension que d'autres collègues, annamitophiles comme lui, sans doute, parfois, mais qui ignoraient le don de soi complet, qu'entraîne l'opium, à l'âme de la brousse.

A la porte, il retrouva, l'attendant, le coolie qu'il avait pris rue des Changeurs. Il remonta dans le pousse, sans mot dire, pensant déjà à ses travaux. L'homme partit.

Fortier, rêvant, sentit soudain les brancards s'abaisser. Il était devant la demeure de Thi-Hai. Machinalement il entra.

— « Je suis revenu te dire au revoir. Je vais à Ninh-Binh.

— « Ninh-Binh beaucoup bon... Moi connaisse... Si toi toujours content, toi moyen vienne ici ; il y en a maison pour toi, quand ça vienne Hanoi... Moi déjà mettre tout qu'hé y quêqu'chose moyen fumer sur le lit de camp, beaucoup propre... Toi pas aller dans sales caïnhà annamites.

— « Je ne fume plus, Thi Hai.

— « Même chose... Moi arranger tout bien pour toi...

Moyen toi monter voir."

Il suivit au premier.

S'il ne fuma pas, il n'en renoua pas moins avec le passé, inconsciemment.

Les courses, les visites, des achats, des déjeuners et dîners chez des amis occupèrent fort madame Fortier, les quelques jours qu'elle passa à Hanoi. Les deux jours que son mari, pour la première fois, la laissant seule, fut à Ninh-Binh se présenter au résident et s'entendre avec son collègue pour la passation du service, ne la trouvèrent point désemparée. Avec une " amie ", elle courut

BIBLIOTHÈQUE

— 19 —

la ville annamite, examina des meubles, rue Felloneau. Car elle voulait du neuf, des meubles bien à eux. Elle n'eut que l'embarras du choix. Cependant, elle visita des magasins de revendeurs, par se faire une idée des prix, déconcertée par ces estimations en piastres, qu'elle se hâtait de convertir en francs, qui la laissaient désespérée.

Reprise à la vie coloniale, elle ne regrettait plus Saïgon ; se sentait chez elle, à Hanoï. Déjà elle était saluée dans la rue. Elle n'était plus perdue ; elle connaissait du monde.

Fortier, à son retour, trouva une petite femme bien changée, adaptée, souriante, affectueuse, qui s'intéressait à tout, ne parlait plus de son village natal, mais d'avenir, de l'organisation de sa maison. Une toute autre femme, en un mot, ce qui lui donna du remords pour ce qu'il avait fait et sans doute ne serait pas survenu sans les pleurs de la première nuit d'hôtel et la nervosité du voyage, depuis Saïgon.

Mais était-ce une infidélité, cela ? Acte sans raison ni émoi, se perdant dans les méandres du passé, en faisant constater le non-être.

Le lendemain, les achats furent conclus ; les meubles et caisses portés à la gare, afin que le tout prît le train commercial de nuit, précédant le rapide qui emporterait à trente-deux kilomètres à l'heure monsieur le chef de subdivision et sa femme vers leur poste.

Dans le train, madame Fortier, enjouée et intéressée, ne cessa de bavarder, de questionner. Son mari répondait en riant à ses questions puériles pour lui, ancien Tonkinois. Puis ce fut le roulement sourd du train sur le pont, une pétarade formidable. On arrivait à la gare.

Le collègue se présenta à la descente du wagon, pendant que d'autres Français, un peu en arrière, bavardaient avec quelques dames venues au devant de « la nouvelle », plutôt pour lui faire subir le terrible examen de la première impression, dont on discuterait ensuite entre soi, que pour sincèrement l'accueillir. Derrière ce groupe de notabilités, l'agent technique, les secrétaires, les deux plantons mêmes et des tâcherons, des "cai" avec leurs femmes attendaient, ayant salué leur nouveau chef par le tir de leurs pétards. Les autorités annamites provinciales n'étaient pas venues, les travaux publics n'appartenant pas à un service de direction.

Les présentations des Européens eurent lieu sur le quai, pendant que les voyageurs indigènes s'engouffraient vers l'étroite sortie, au milieu des cris des gens et des bêtes jetés des wagons sur les voies. Des appels retentissaient pendant que le train ahanant repartait. L'agent de police distribua quelques coups de rotin sur les chapeaux des voyageurs annamites pour qu'ils laissassent le passage libre à Monsieur le Résident.

« Alors, entendu, n'est-ce pas, Fortier ; ce soir à dîner. Rendez-vous au cercle... Excusez ma femme de n'être pas venue au devant de vous, Madame. Elle eut la fièvre toute la nuit. »

Ayant salué à la ronde, en un geste large, il s'en fut vers l'entrée de son parc, flanqué de deux agents dégageant la route ; cependant que derrière lui la cohue des voyageurs se reformait, aux disputes des coolies-pousse, aux imprécationss des porteurs.

Les Européens se dispersèrent ; Madame Fortier s'installa dans le pousse des travaux publics. Marchant à

ses côtés Fortier et son collègue levaient. Les employés annamites s'inclinaient profondément en passant, le devoir de présence accompli.

Nam, le fidèle Nam et un boy recruté par lui et une con gai s'occupaient des malles avec un secrétaire. Ce qui n'était point sans inquiéter Madame Fortier. De ses émois d'Indochine, certes comptait parmi les principaux cette insouciance des voyageurs pour leurs bagages.

“— Vous m'excuserez, Madame, de vous recevoir fort mal, ce matin, à la maison. Je suis célibataire. Ayant tout mis en caisse, j'ai dû prier des amis de me prêter le nécessaire. J'ai pensé que vous préféreriez vous reposer un peu, chez vous, pour votre arrivée. Et le bungalow est horrible. Le receveur des douanes m'a prêté un lit. Ils sont très gentils, vous verrez. Pendant la sieste, on transportera vos caisses et on débarquera le wagon arrivé, voilà une heure. J'ai envoyé le Cai.

“— Vous êtes trop aimable, cher monsieur. Je suis vraiment confuse.

“— C'est trop naturel... la vie de brousse... Excusez ce qu'elle a d'imparfait”.

On arrivait au bâtiment des Travaux publics, coquet avec ses bosquets de fleurs. D'un regard, la petite Fortier prit possession.

Le receveur des douanes et sa femme, assistant au déjeuner, vinrent pour l'apéritif. Partant le lendemain même pour Hanoï et le Laos, le conducteur avait invité ses amis, afin que la femme de son camarade ne se trouvât pas seule, pendant qu'on parlerait service.

Un brave garçon, Charles Houlin, aux prévenances timides, craignant même, alors qu'il rendait service, blesser autrui. Mais n'était-il pas humilié, sans cesse. Il est vrai qu'il était métis. Son père était mort, alors qu'il venait de songer à assurer l'avenir de ses deux enfants, de qui il s'était, du reste, toujours occupé, pour leur nourriture : La guerre heureusement survint. Elle permit à Houlin de conquérir par son courage, sur le front français, la nationalité à laquelle il aurait pu prétendre par droit de naissance.

Lui le fils de la Cô, avait remplacé certains fonctionnaires à qui les devoirs de leur charge avaient imposé le sacrifice de demeurer en Indochine. Il vivait seul, s'occupant d'une sœur en pension à Hanoi. Plus tard, quand elle serait mariée, il verrait. Mais il ne voulait pas, lui, métis, épouser une Tonkinoise. Hélas ! il craignait aussi qu'une Française ne fût cruelle à l'égard de celle demeurée Annamite, encore que née du même père et de la même mère que lui. Cette pauvre femme était morte récemment. Il avait subvenu à ses besoins, elle venait souvent chez lui, fière de le voir ayant reconquis sa place dans sa race, la race de son père de qui elle conservait le cultuel souvenir. Le passé lâchait ses griffes, peu à peu. Sans doute n'était-il point libre et l'avenir l'effrayait-il encore ; mais il espérait bien le vaincre.

Il racontait cela, sans savoir pourquoi, en un besoin de se confier, sachant que lui parti "le métis" serait critiqué malgré son travail et son dévouement, se défendant par anticipation.

Puis les hommes évoquèrent rapidement la vie

politique et économique mondiale, la situation de l'Indochine, ce qu'il eût convenu de faire ; pour en arriver, rapidement, à borner leur entretien aux histoires de la province. Là, ils se rencontrèrent avec les deux femmes qui bavardaient, bavardaient en vieilles connaissances.

“La province” se retrouva, le soir, au cercle. Après les présentations renouvelées, chacun s'en fut à sa table habituelle jouer à la “bousillée” ou à la manille. Le groupe féminin se serra autour de “madame la résidente” ; on parla toilettes, modes, vie chère, ennuis avec la boyerie, répercussion sensible dans la vie familiale du mouvement bolcheviste, du sans-gêne croissant de l'indigène, de son salaire de plus en plus élevé, alors qu'il n'avait pas de besoins, de l'erreur commise en donnant tant d'instruction à cette race qu'on eût dû laisser à sa rizière. On n'égratigna que les amies des provinces voisines et de Hanoï.

La petite Fortier brilla dans ce milieu nouveau pour elle. En son coin du Perche, elle avait lu beaucoup, tout en tenant son ménage, administrant ses biens. Ce chef-lieu de province tonkinoise, pour si coquet qu'il soit, ne témoignait pas d'une existence plus agitée. Au fond, elle se sentait supérieure à la plupart de ces femmes, en la force saine de son instruction, de ses aptitudes ménagères, de la naturelle reconnaissance des droits de tout individu au travail et à l'amélioration de son lot et du sort des siens. Elle croyait à l'évolution nécessaire et juste. Elle avait lutté. Son court séjour à Paris, après son mariage, le voyage, l'escale à Saïgon, les quelques jours à Hanoï, lui avaient donné le vernis, la liberté d'allures féminines, l'assurance convenant à une coloniale, sans liens avec le caractère d'une cul-

tivatrice qui sait débattre ses intérêts et commander. Elle n'était plus la petite provinciale timide devant les autorités, s'ignorant elle-même, offerte en mariage. Mais quand elle vit, au dîner, les gens placés selon un protocole administratif, elle se sentit blessée. Cette atteinte à son amour-propre s'accrut lorsque le chef de la province parla à son mari sur un ton impératif qui la surprit. Et quelle tristesse d'entendre "son maître" respectueusement répondre aux sentences résidentielles : "Oui, Monsieur le Résident... Parfaitement, monsieur le Résident." Au salon, la blessure s'aviva. "Dîtes-donc, Fortier !" s'exclama le jeune administrateur-adjoint, "venez donc à mon bureau, demain, à neuf heures. J'aurai à vous causer de travaux que monsieur le Résident me charge de contrôler. — Entendu, monsieur l'administrateur."

Quoi ! C'était ça les services coloniaux ! Chez elle, le simple agent-voyer n'était point ainsi traité. Jamais, en tout cas, au cours d'un dîner, on n'eût parlé service, dans le seul dessein, au fond, d'affirmer, devant des femmes, les degrés de la hiérarchie administrative. On avait d'autres sujets de conversation.

Chez elle, dans la chambre hâtivement rangée par Nam, Jeanne tomba dans les bras de son mari, pleurant son gros chagrin.

Etonné de cette douleur, la soirée lui avait paru normale, même agréable, Fortier en demanda la cause.

"— Vois-tu, je ne veux pas qu'on te traite ainsi. Je ne le tolérerai pas. Je ne me laisserai pas faire, moi, par ces pimbêches idiots. Je ne suis pas résidente, doctoresse, douanière ; c'est vrai. Je ne suis pas davantage Travaux publics. Je suis une femme ; et j'entends

être traitée avec les égards auxquels j'ai droit, comme femme. Si on abuse, contre toi, d'une soi-disant autorité, je t'assure que je saurai parler.

“—Diable, diable! Jeanneton... Je suis ravi de te voir vibrer ainsi, aussi vivante à côté de ces poupées plus ou moins rembourées. Mais que vas-tu faire là! Laisse donc, va. Ris à ces fadaises. Nous sortirons en automobile; tu verras les personnes qui te plairont. Moque-toi du reste. Je n'ai qu'un maître ici, tu le sais: toi. Tout ça ne vaut pas tes soucis, ta peine; c'est la nervosité de la fatigue. Regarde. Nam a déjà arrangé notre chambre. Tu t'installeras, doucement, tranquillement, à ton idée, à ton goût. Nous serons heureux”.

Et les jours passèrent. Les visites alternèrent avec les dîners. Puis il fallut “rendre” les invitations, sauf au résident qui n'acceptait nulle part, par principe, pour ne pas laisser surprendre son autorité, ni entamer son prestige. Il y eut le cercle, le tennis. Madame Fortier, devenue “Madame Louk Lo”, travaux publics, pour les indigènes, se classa championne. Elle jouit aussitôt sur le court d'un prestige supérieur à celui que pouvait lui assurer les fonctions de son mari, tout en excitant maintes rancunes et critiques de rivales évincées.

Larvor, le professeur inspecteur des écoles, sportman provincial réputé, se crut aussitôt astreint à une cour assidue auprès d'une si brillante partenaire. On projeta des matches contre les équipes des provinces voisines. On constitua des mixtes. On poussa la foi sportive jusqu'à ne pas tenir compte dans la désignation des représentantes du club, chargées d'affirmer sa valeur, de la situation des maris.

Et madame Fortier oublia les émotions de l'arrivée, coloniale accomplie, riant au souvenir de ses peines passées.

Fortier était heureux. Il discutait sport à présent.

Les succès de sa femme amenaient les gens à évoquer son passé, entre soi bien entendu. Mais quoi limite "l'entre soi" de la médisance ! "Ah ! ce sacré Fortier ! en a-t-il une chance !... Il fallait que ce fût à lui que ce bout de femme échouât... Comment l'a-t-il trouvée?... Du reste, elle est beaucoup plus jeune que lui... Et cette façon de causer sur tout... Qu'est-ce qui l'attend !... Vous n'avez pas remarqué qui lui fait la cour ?... Mais non c'est le géomètre... Non, le vétérinaire... Je vous dis que c'est l'inspecteur des écoles... Parions... Puis c'est un homme à congai... Mon mari l'a connu avec sa cô... Puis c'est un fumeur... Vous verrez... vous verrez..."

Ainsi, parce que, jadis, comme tant d'autres, il avait eu une femme indigène ; parce qu'il avait fumé, comme certains, Fortier n'avait plus droit à un avenir de bonheur. A son retour, à Hanoï, il avait bien été sur le point de sombrer. Au cours de tournées, l'amenant à passer la nuit dehors, plusieurs fois il sentit poindre la tentation. Oh ! une ou deux pipes, pas plus ; le mandarin chez qui il couchait "tirait sur le bambou" et lui avait fait l'honneur de lui offrir de manier l'aiguille, lui-même.

Il avait refusé, bien que toujours prêt à faiblir ; mais il pensait à sa femme qui l'attendait.

Un jour, Nam vint le trouver en son bureau. Il lui confia que Thi Hai voudrait lui causer, à Hanoï. Il y aurait une adjudication de pierres pour la route

de Nho-Quan à Vu-Ban, elle désirait y prendre part. Elle comptait bien que son ancien mari la protégerait.

Furieux, Fortier renvoya le vieux boy, malgré les interventions de Jeanne, au regret de perdre un si parfait domestique, ignorant le motif réel d'une décision aussi imprévue.

A quelques jours de là, Madame Fortier reçut une lettre anonyme. On lui révélait que son mari avait conservé sa con gai; qu'il continuait à fumer l'opium, en tournée; qu'il rencontrait "la cô" sur les chantiers éloignés; que s'il avait renvoyé son boy, c'est parce que celui-là aimait beaucoup "madame Louk Lo" "très bon" avec tous les Annamites; qu'il avait dit au "mari pour elle, beaucoup bête faire comme ça et pit-être madame bientôt connaisse. Alors madame aller la maison une autre monsieur Français, lui beaucoup aimer madame."

La malheureuse se jeta dans les bras de madame la Douane, lui confia sa douleur. En vain, celle-ci essaya de la consoler. "— Vous ne voyez donc pas, ma pauvre amie, que c'est une vengeance du boy renvoyé! S'il fallait prêter attention à toutes les lettres anonymes qu'on reçoit au Tonkin!... Estimez-vous heureuse que ce sale boy n'ait pas écrit au résident... Vous devriez prévenir votre mari. Le passé, c'est le passé. Il ne vous appartient pas. Ne l'avez-vous pas vaincu!... Tout de même, on n'est pas jalouse d'une indigène!.. Puis voyez l'insinuation... Si l'on écrivait, ma chère, à votre mari, que notre inspecteur des écoles vous fait la cour? Que répondriez-vous?

"—Ça n'est pas vrai.

"—C'est vrai... Ne l'auriez-vous pas remarqué?"

Revenue chez elle, Jeanne songeuse se rendit compte qu'elle l'avait observé. M. Larvor lui faisait une cour pressante. Lorsque tous deux gagnèrent la coupe, à Nam-Dinh, quand dans la griserie de la victoire, aux applaudissements des partenaires, il l'embrassa pour la féliciter de son jeu, ce n'avait point été un élan fou de sportman, mais bien un aveu... inavoué. Si Fortier la trahissait, pourquoi n'irait-elle point, elle aussi, vers l'amour. Sans doute, rien ne lui permettait de condamner, déjà. Prévenir?... Sage conseil!... En prévenant ne perdrait-elle pas l'avantage qu'elle avait, d'être avisée?

Aussi ne dit-elle rien. Petit lâcheté? Première trahison?

Quinze jours plus tard, le vieux Nam vint supplier qu'on le reprint. Jeanne insista auprès de son mari; elle lui fit constater qu'ils étaient fort mal servis depuis le renvoi du boy. Pour avoir la paix, Fortier consentit. Nam, se sentit, dès lors, puissant auprès de sa maîtresse, qui lui fit deviner qu'elle connaissait l'auteur de la lettre.

Il en avisa aussitôt la Cô qui, par son intermédiaire suivait de loin tous ces incidents.

Thi Hai ne fut pas déclarée adjudicataire de la fourniture de pierres. Mais, comme il lui importait de se rapprocher du conducteur, elle traita avec le tâcheron qui lui passa le marché, convention qu'elle fit approuver à Hanoï, directement, et que le secrétaire ami, chargé de l'envoi du courrier, oublia de transmettre à Ninh-Binh.

Ainsi, un jour qu'il alla réceptionner un approvisionnement, plus loin que Phuc-Luong, Fortier trouva:

BIBLIOTHÈQUE

— 29 —

t-il devant lui Thi Hai, venue pour assister au mesurage de la fourniture livrée.

Tout se passa fort correctement. Mais Thi-Hai fut ainsi amenée à prendre le chemin du bureau du conducteur. La fourniture ayant été parfaite, elle en obtint d'autres, de gré à gré, par Hanoï, toujours. Le premier janvier survenant sur ces entrefaits, Nam la présenta à Madame Fortier, à qu'elle offrit un tapis de table brodé, en satin grenat, abandonnant quelques piastres au boy. Le mari n'osa intervenir. Il n'avait rien, du reste, à se reprocher. Pourquoi parler ! Le passé était le passé.

De sa confiance à Madame la receveuse des douanes, Jeanne n'aurait gardé qu'une vague souvenance; si elle n'avait été amenée à constater l'assiduité de plus en plus pressant et Larvor.

Fortier remarqua un changement dans l'attitude de sa femme à son égard. Il en chercha la cause, observa et ne distingua rien, bien entendu. Il essaya d'interroger Nam, qui ne comprit pas. Il devint nerveux. Plusieurs fois, parti en tournée pour deux jours, il rentra tard dans la nuit, pour repartir à la prime aube. Et de se montrer maussade, parce que sa femme ne manifestait point assez vivement sa joie à ce retour imprévu, lui reprochait même de se fatiguer. Elle, devinant la raison de ces rentrées soudaines, lui en voulait de la soupçonner. Cependant qu'elle pressentait que le motif pouvait, ma foi, devenir plausible.

Thi Hai, renseignée par Nam, suivait ces événements. Négligemment, un jour, sur un chantier, elle dit au conducteur : "Dis... Monsieur Fo'tier, toi y en a pas malasse ?... Toi beaucoup drôle, maintenant... Pit'êtré toi malheureux... Pit êtré madame Louk-Lô plus aimer toi ?... Pas

même chose femme annamisse, dis, Monsieur Fo'tier !...
Moi toujours beaucoup penser toi... Ti sais... Si toi vouloir vienne maison... moyen... toujours même chose...
Toujours moi y en a attendre toi."

... Et un jour, appelé en commission à Hanoi, sa femme, malgré son insistance, n'ayant pas voulu l'accompagner, Fortier s'en fut rue des Changeurs.

Il y était, fumant, cette nuit-là, pour la première fois depuis son retour au Tonkin, lorsqu'au matin on frappa à la porte. Thi Hai alla ouvrir.

C'est ainsi que le constat fut effectué.

Madame Fortier, dans sa détresse et son isolement, s'installa chez Larvor.

Le divorce fut prononcé aux torts respectifs des époux.

... Dans un poste de la Haute Région tonkinoise, le malheureux conducteur des travaux publics vient de mourir, usé par la drogue, emporté par une seconde bili-euse, trois ans après la première, ayant auprès de lui la fidèle Thi Hai et le non moins fidèle Nam, qui pour le reconquérir n'avaient point hésité à la trahir.

Pendant que madame Larvor qui venait de donner le jour à un superbe bébé n'éprouvait, à cette nouvelle, pour le malheureux, pas même un souvenir de haine, mais l'épouvantable indifférence des choses mortes.

Pierre GROSSIN.

